

MICHEL JEAN

Atuk,

elle et nous

Atak,

elle et nous

DU MÊME AUTEUR

Kukum, Éditions Libre Expression, 2019.

Tsunamis, Éditions Libre Expression, 2017.

« Où es-tu ? », dans *Amun* (dir.), collectif, Éditions Stanké, 2016.

« Noir », dans *Comme chiens et chats*, collectif, Éditions Stanké, 2016.

La Belle Mélancolie, Éditions Libre Expression, 2015.

« London Calling », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*, collectif, Éditions Stanké, 2014.

Le vent en parle encore, Éditions Libre Expression, 2013 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Une vie à aimer, Éditions Libre Expression, 2010 ; collection « 10 sur 10 », 2014.

Elle et nous, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

Un monde mort comme la lune, Éditions Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », 2014.

Envoyé spécial, Éditions Stanké, 2008 ; collection « 10 sur 10 », 2011.

MICHEL JEAN

Atak,

elle et nous

 Libre
Expression

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Atuk, elle et nous / Michel Jean.

Autres titres: Elle et nous

Noms: Jean, Michel, auteur.

Description: Réédition | Publié antérieurement sous le titre: Elle et nous. ©2009.

Identifiants: Canadiana 20210040882 | ISBN 9782764814956

Classification: LCC PS8619.E2423 E44 2021 | CDD C843/.6—dc23

Édition: Johanne Guay

Coordination éditoriale: Pascale Jeanpierre

Révision et correction: Marie Pigeon Labrecque et Sabine Cerboni

Couverture: Marike Paradis

Mise en pages: Louise Durocher

Photo de l'auteur: Julien Faugère

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2021

© Michel Jean (Agence littéraire Patrick Leimgruber), 2021

Les Éditions Libre Expression

Groupe Librex inc.

Une société de Québecor Média

4545, rue Frontenac

3^e étage

Montréal (Québec) H2H 2R7

Tél.: 514 849-5259

libreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque
et Archives Canada, 2021

ISBN: 978-2-7648-1495-6

Distribution au Canada

Messengeries ADP inc.

2315, rue de la Province

Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél.: 450 640-1234

Sans frais: 1 800 771-3022

www.messengeries-adp.com

Diffusion hors Canada

Interforum

Immeuble Paryseine

3, allée de la Seine

F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex

Tél.: 33 (0)1 49 59 10 10

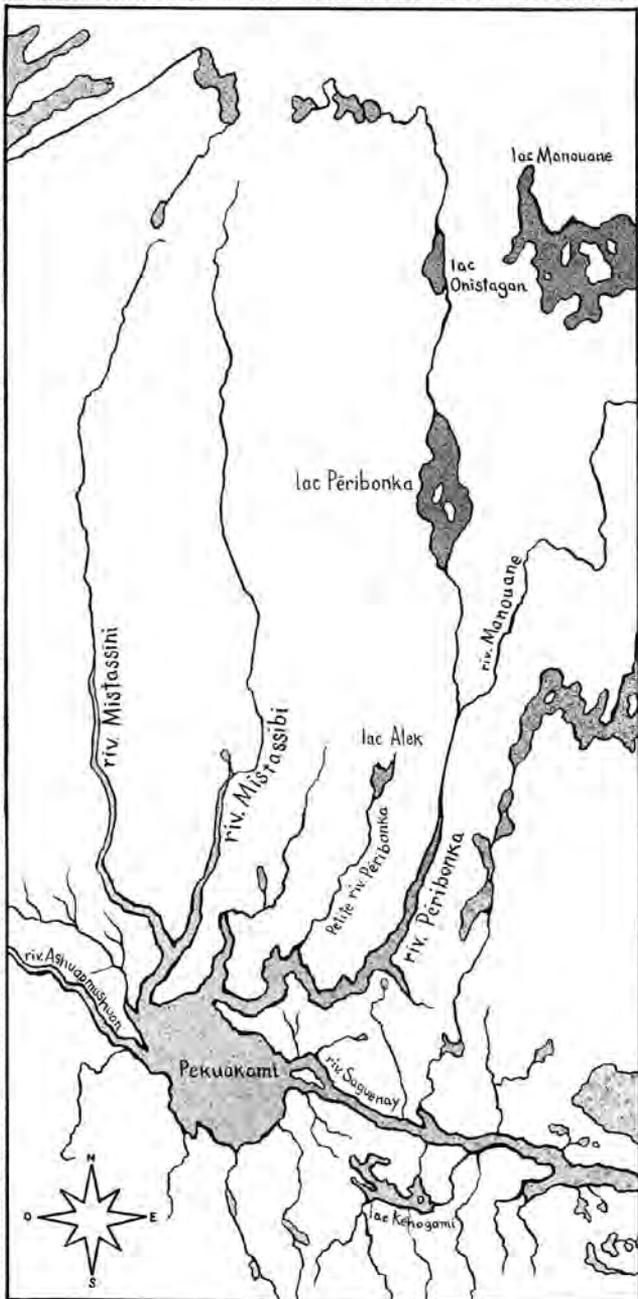
www.interforum.fr

À la mémoire de Jeannette Siméon.

Et à Jérémy Jean.

« La mémoire n'aime pas le mouvement,
mais préfère garder les choses tranquilles. »

JOHN BANVILLE



1
LUI

Le corps devant moi repose, figé dans la mort. Un cadavre embaumé est tout ce qu'il reste de cette femme à la silhouette autrefois robuste et souple. Tout de sa jeunesse a été emporté, maintenant que ses beaux yeux noirs se sont fermés pour de bon. Rien ne subsiste de celle qui a souvent bravé le froid et parfois la faim. Ce corps a frissonné de peur, ressenti le plaisir.

Cette dépouille pommagée a dans sa jeunesse traversé en raquettes des forêts couvertes de neige épaisse, couru en mocassins sur l'humus moelleux. Ce corps qui a été jeune, mûr, et que j'ai connu déjà vieux n'est plus qu'une carcasse vidée de ses entrailles, offerte aux regards humides de la famille nombreuse qu'elle a engendrée.

Quand ce corps a vu le jour, Hitler n'était qu'un adolescent rêvant d'entrer à l'Académie des beaux-arts de Vienne, Théodore Roosevelt était le président des États-Unis, Laurier, le premier ministre du Canada. La Chine n'était encore qu'un empire déchiré où personne ne connaissait le nom de Mao. Les frères Wright venaient de réussir le premier vol mécanique de l'humanité. Cent années de vie.

Un siècle d'histoire qui se retrouve dans les livres aujourd'hui.

Je cherche dans ce visage aux joues affaissées, ridé comme une vieille pomme, les traits qui ont été autrefois ceux d'une jeune femme au regard sombre, qui aimait s'enfoncer dans la forêt silencieuse, qui savait trouver les herbes et les racines pour soigner. Ses mains, posées sur son ventre, et ses doigts desséchés tiennent un chapelet noir. La peau tannée comme un vieux cuir est restée foncée. Rappel du sang qui courait dans ses veines. Montagnais, comme elle le disait. Innu, comme on l'appelle maintenant. Je pose ma propre main près des siennes, tentant d'y déceler une ressemblance. J'ai les mêmes doigts fins aux jointures légèrement saillantes, mais la paume un peu plus longue. Ma peau aussi paraît plus foncée que celle de la moyenne des gens. J'aimerais pouvoir lire les lignes de sa main. Comprendre.

Remonter dans le temps. C'est ce que j'ai l'impression d'avoir fait depuis le matin. J'ai pris la route tôt, roulé sur la Transcanadienne jusqu'à Québec, puis viré à gauche sur la 175 qui file vers le nord. Vers le lac.

Il faisait chaud comme rarement dans ce pays nordique. J'ai roulé vitres baissées, profitant du souffle doux de juillet. Enfant, je détestais traverser la réserve faunique des Laurentides. Le « parc », comme on l'appelait à l'époque. Comme on l'appelle encore. Je me souviens du temps où il fallait s'arrêter à l'entrée, contrôlée par des gardes-chasse, qui vérifiaient alors le nombre de passagers dans chaque

véhicule, notaient l'heure du passage avant de nous laisser plonger dans la forêt.

Je connais chaque lac et chaque montagne. Toujours pareils. Éternels. J'ai perdu mon père, plusieurs amis. Mais les lacs et les montagnes, eux, sont encore là.

Je me suis arrêté à l'Étape pour faire le plein. Cette aire de service n'est guère plus qu'un *truck stop* de nos jours. Je me souviens pourtant du beau restaurant où l'on prenait un repas autrefois. Lui aussi a disparu. Des comptoirs de restauration rapide le remplacent.

Une fois passée l'Étape, à mesure qu'on pénètre dans les montagnes, la route s'élève au-dessus de vallées boisées profondes, au fond desquelles coulent des rivières noires comme le granit des montagnes qui les surplombent. Paysages à la beauté grave.

La route a été refaite et plusieurs des virages serrés ont été éliminés. C'est presque une autoroute maintenant. Au kilomètre 166, comme toujours, j'ai tourné à gauche sur la petite route qui monte directement vers le nord et s'enfonce dans de ténébreux sommets. Le « petit parc », comme le surnomment encore les gens de la région. Le tracé de cette route n'a pas été modifié, lui. Sinueuse et accidentée, elle se faufille entre les pics et les lacs, passe au pied du mont Apica, géant silencieux qui domine le paysage.

Il y avait autrefois au sommet une station radar. Elle faisait partie de la ligne Dewey, qui traçait une ceinture de surveillance militaire destinée à prévenir une éventuelle attaque de l'URSS.

Comme le mur de Berlin, la ligne Dewey est devenue obsolète, et la petite station radar, nichée si haut qu'il fallait un regard habitué pour la discerner sur la cime des rochers, a été détruite. Chaque fois que je passe, je scrute le sommet du mont Apica. Un vieux réflexe. Enfant, j'étais fasciné par l'idée qu'il existait une vraie installation militaire dans ce coin du monde qui n'avait jamais connu la guerre.

Plus loin, la route émerge du massif montagneux pour déboucher sur une plaine tranquille, s'étendant autour d'un lac qui se prend pour une mer. Une oasis au milieu d'un désert d'épinettes. On ressent un soulagement quand on quitte la forêt sauvage, comme les vieux, contents d'avoir passé au travers de l'hiver le printemps venu.

La route plonge vers les champs traversés de ravins. Le chemin contourne aujourd'hui les villages d'Hébertville Station et d'Hébertville Village. Il file tout droit vers Alma, ma ville natale.

J'y suis arrivé à l'heure prévue. Deux heures avant les funérailles. Je ne sais pas si Alma a mal vieilli ou si la nostalgie a embelli les souvenirs que j'en ai gardé. Le vieux garage à la forme arrondie, dont l'auto sur le toit m'impressionnait tant quand, assis sur la banquette arrière de la Ford de mon père, je passais devant, existe toujours. Le Goofy Burger, lui, a disparu. Mais le Dixie Poulet tient encore le coup. Je n'y suis jamais entré et, malgré tout, il fait partie de mes souvenirs d'enfant.

Je n'ai vécu que deux ans dans cette ville. Et pourtant, j'y reviens toujours comme au bercail. Étrange

sentiment d'attachement. Les racines, j'imagine. Peut-être aussi est-ce parce que j'y suis venu si souvent en visite avec mes parents. Ou en vacances. À Noël. Alma me paraît un peu vieillotte maintenant. Mais j'en ai conservé le souvenir d'une ville dynamique, habitée par des gens entreprenants.

Le salon funéraire est situé à côté de la succursale de la Société des alcools devant laquelle j'ai déjà eu un accident d'auto. Un face-à-face dans lequel j'aurais pu être tué. Mais je ne l'ai pas été. Alors je suis ici. Aux funérailles de ma grand-mère, Jeannette.

La grande salle est bondée. J'avance lentement dans une foule compacte, reconnaissant beaucoup de visages qui s'illuminent en me voyant. Sourires, regards brillants. Les liens noués dans l'enfance par le sang restent les plus forts.

Je me fraie un chemin vers le cercueil, j'émerge de la masse de gens. Devant moi, ma mère, ses sept sœurs et son unique frère. Il ne manque que Gertrude, décédée d'un cancer il y a quelques années. Les enfants de ma grand-mère acceptent les condoléances d'une longue file de proches. Certains sourient, d'autres pleurent.

Ma mère semble à la fois atterrée et soulagée de se trouver parmi les siens. Au bout de la file, un cercueil de bois. Étendue à l'intérieur, ma grand-mère. Frêle et pâle.

J'attends mon tour pour saluer mes tantes. Je serre la main de mon oncle. Prends ma mère dans mes bras. Le rituel de la mort. Je vais m'agenouiller devant la dépouille. Des larmes coulent. Mille

souvenirs d'enfant. Mille regrets d'adulte. Je me rappelle être venu au salon lors du décès de mon grand-père. J'étais heureux de le voir, mais l'image de ma grand-mère éplorée au fond de la salle m'avait attristé. Pour l'enfant de cinq ans que j'étais, grand-papa était encore là. Je ne comprenais pas ce qu'était la mort, même si je sentais la peine de grand-maman.

J'observe maintenant son visage rond. La vie y a disparu, mais pas la noblesse de ses traits. En fermant les yeux, je revois les parties de cartes clandestines le soir du réveillon de Noël, alors que j'aurais dû dormir pendant que mes parents assistaient à la messe de minuit. Nos sourires complices. Les expéditions de cueillette de bleuets. Elle pouvait endurer les moustiques pendant des heures sans jamais se plaindre. Moi, ils me rendaient fou au bout de quelques minutes.

Des images dont je suis moins fier me reviennent aussi. La fois où je l'ai reprise, alors qu'elle m'aidait à faire mes devoirs. Elle avait dit « É » au lieu de « E accent aigu ». Je l'avais corrigée, comme un enfant trop sûr de lui peut parfois le faire. Je me souviens de l'humiliation dans son regard. Qu'elle sache lire représentait déjà un exploit en soi. Il est trop tard pour s'excuser lorsqu'on se tient devant un cadavre. Je me contente de formuler une vague prière. Paroles lancées au ciel pour celle qui s'est évanouie.

Je rejoins les cousins, les oncles. Tant de visages familiers et aimés que la vie a changés. Le temps qui s'écoule. Puis arrive le moment du dernier adieu. Le prêtre se place près de ma grand-mère. Il

appelle tout le monde au silence en levant les bras devant lui.

« Le temps est venu de dire un dernier au revoir à Jeannette. Elle repose auprès de Dieu, auquel elle a confié sa vie. »

L'assemblée est plongée dans un silence solennel.

Un silence de mort.

Puis nous prions. Ma mère pleure, ses sœurs aussi. Leur frère a lui aussi le regard humide. Ça y est. Les dernières secondes, les derniers regards tournés vers ce visage impassible.

À l'instant où un homme en costume noir va fermer le couvercle de bois verni, une voix se manifeste au fond de la salle. Douce, mais assurée.

« Est-ce qu'on peut faire une prière pour Jeannette dans sa langue ? »

Tous les regards se tournent vers celle qui vient de parler. Une femme un peu plus vieille que moi, aux traits arrondis caractéristiques des Innus. Elle a des yeux fiers et chaleureux. Autour d'elle, une quinzaine de personnes d'âges divers. Tous des Autochtones aussi. Assis sur une chaise droite, un très vieil homme semble perdu dans ses pensées, les mains posées sur ses genoux. Gérard, le plus jeune frère de grand-maman. Le dernier survivant de cette génération.

L'assemblée acquiesce à la demande dans un murmure poli accompagné de hochements de têtes.

Les paroles psalmodiées s'élèvent, flottent au-dessus de la salle, telle une formule d'envoûtement. Pas une prière. Plutôt un chant. Une incantation dans une

langue inconnue, mais mélodieuse, qui transforme l'ambiance dans la pièce. Soudain, nous nous retrouvons dans un autre monde. Ailleurs. Et pourtant, toujours avec elle. Nous avons quitté la ville pour la forêt.

Les Innus chantent en chœur et nous les écoutons. Un moment, deux univers se rejoignent. Ils nous rappellent que cette femme fière, que j'ai connue toujours tirée à quatre épingles – Simon Chang était son couturier préféré –, a aussi été la tante de celle qui vient de prendre la parole, et la sœur aînée de Gérard, le vieux conteur de Mashteuiatsh. Le seul des enfants de Thomas et d'Almanda Siméon à être encore parmi nous. Je perds ma grand-mère, et la réserve perd l'ancienne de la communauté.

Dans cet ultime instant, alors qu'elle offre encore son visage aux siens, Jeannette Siméon rassemble une dernière fois autour d'elle les deux hémisphères de sa vie et deux mondes.

Pourquoi le destin nous a-t-il placés, nous, ses enfants, de ce côté-ci? Et pas dans celui où elle a grandi? Qu'est-ce qui a provoqué cette fracture? Quel événement l'a fait dévier de la voie qui lui était destinée, de cette voie que le reste de sa famille a suivie?



« Michel, l'indien, tu l'as en toi. »

Elle a prononcé ces mots dans un murmure, comme une confidence. Comme on dit un secret. Jeannette, fille d'Almanda et de Thomas Siméon, parlait peu de ses origines innues. Pourtant, cette femme toujours vêtue et coiffée avec soin a vécu le quotidien des chasseurs de la forêt boréale jusqu'à sa rencontre avec celui qui allait transformer son existence.

Dans *Atuk, elle et nous*, une grand-mère et son petit-fils remontent les sentiers de leurs parcours respectifs. Les chemins se croisent, tressant peu à peu le portrait d'un monde d'ombres et de lumière.



Après le succès phénoménal de *Kukum*, qui raconte l'histoire des arrière-grands-parents de Michel Jean, la réédition revisitée de *Elle et nous*, paru initialement en 2012, retrace la vie de sa grand-mère Jeannette.

MICHEL JEAN est un écrivain et un journaliste innu. Il a publié sept romans et dirigé deux recueils de nouvelles, dont *Amun. Kukum*, paru au Québec en 2019 et en France en 2020, est lauréat du Prix littéraire France-Québec et finaliste du prix littéraire Jacques Lacarrière.

